



**Aide à la prédication**  
**Dimanche 14 mars 2021**  
**Jean 12, 20-24**

Sophie Reymond, théologienne  
Areuse

Autant est simple et compréhensible l'exemple du grain de blé – tant qu'il ne s'agit que d'un grain de blé – autant difficile son acceptation réelle parce qu'il en va de notre existence humaine, dont l'image du grain exprime la mort nécessaire au développement d'une vie inouïe, inenvisageable en termes humains.

Certes, chaque printemps suscite un émerveillement, et même un soulagement (la vie revient !) devant le renouveau de la nature après l'hiver durant lequel certaines graines ou plantes meurent ou survivent, programmées ou non pour le passage de l'hiver. Comme un sentiment que la vie déborde indépendamment de notre volonté. Et pourtant, dans ce registre, il faut compter avec le soin humain sans lequel telle plante ne pourrait pas survivre ou renaître : mettre à l'abri les plantes fragiles, conserver des graines en vue de semis, l'entretien des forêts, le labour des champs...

L'Évangile proclame que nous sommes fondamentalement destinés à la vie. Que notre vie est en fait un printemps perpétuel, qui connaîtra certes des étés, des automnes, des hivers. Mais qui, au fond, est toujours de l'ordre du printemps : toujours en désir, en attente, en germination d'une Vie improbable.

Parce que nous sommes destinés, non pas programmés, pour recevoir la Vie nouvelle. Aucune donnée génétique, aucune description neurobiologique ou

psychologique n'épuisera la question du sens : pourquoi, pour quoi vivons-nous, mourrons-nous ? Quoi, qui, contribuera à la conservation de l'intimité de chaque être ? Autant de questions qui relèvent d'un printemps de la vie spirituelle. Peut-être bien que l'esprit du printemps est le plus propice à nous rendre disponibles, en tout temps, à la fraîcheur de l'Évangile, sans cesse renouvelée par le souffle de l'Esprit.

D'ordinaire, nous concevons les choses plutôt à l'inverse du texte évangélique : vivants, nous avançons inéluctablement vers la mort, ce qui au premier abord n'est guère réjouissant, signifiant l'arrêt de la vie, des relations, des projets... Avec l'image du grain, l'image initie un retournement de regard : la mort n'est pas envisagée à partir de la vie, mais la vie à partir de la mort. Ce retournement n'est possible qu'en raison d'un motif, celui de l'espérance qui transforme la mort en passage, ou l'arrêt de la vie comme lieu d'un renouveau.

Dans le chapitre précédent (11), le récit de la résurrection de Lazare l'établissait déjà. Le début du chap. 12, quant à lui, relate, quelque temps étant passé, l'onction à Béthanie où se trouvait Lazare (que Jésus) *avait relevé d'entre les morts* (v. 1). Onction d'un parfum de nard pur de grand prix, répandu par Marie, frère de Lazare, sur les pieds de Jésus, pressentant sa mort prochaine (pressentiment confirmé par Jésus : ... *elle observe cet usage en vue de mon ensevelissement* (v. 7).

Ainsi, à Béthanie, sont préfigurées deux affirmations fondamentales, dont l'ordre de succession n'est pas indifférent : l'affirmation que la mort n'est pas la fin (résurrection de Lazare), que la puissance de Dieu est capable de *faire exister ce qui n'existait pas* ; puis la mort comme destin terrestre de la vie de Jésus (que Marie, par son acte visionnaire, perçoit comme proche, voire suppliciée). Suite à ces deux épisodes, celui des Rameaux, l'entrée de Jésus à Jérusalem dont le lecteur de l'Évangile, prévenu par les récits préalables, sait l'ambivalence : une liesse, sincère et naïve... et dramatique. Entrée de Jésus à Jérusalem où s'entremêlent la vie et la mort.

Certes, ces deux morts, celle de Lazare et de Jésus, ne sont pas identiques : Lazare est mort de maladie (11, 1), Jésus d'un verdict judiciaire porté à l'issue de trois ans d'activités publiques. Il ressort néanmoins de cette proximité des récits une annonce que la mort, pour raisons « naturelles » ou non, n'est pas le dernier horizon de notre existence.

L'Évangile nous dit résolument cette Bonne nouvelle : quelle que soit la forme concrète de la mort, celle-ci n'est pas la fin de tout.

La mort de Lazare indique une fin « naturelle », de maladie. Ce qui donne à réfléchir sur une pente, voire une dérive, à concevoir actuellement la maladie comme une sorte d'anomalie de l'existence. Jusqu'à se demander : en viendront-on à devoir être vaccinés contre la vie même, au demeurant toujours fatale, pas seulement contre ses avatars ?

La mort de Jésus, quant à elle, découle, selon le témoignage des Evangiles, et au-delà de circonstances historiques, d'un consentement intérieur, indéfectible, au sens de sa mission, de sa compréhension non d'un destin, mais d'une destinée. A cela, ajoutons toutes ces morts innombrables, les massacres que l'argument politique ou économique s'empressera de justifier de multiples manières. Ou autres formes de mort, notamment sociale, au regard de la pandémie actuelle.

Face à cela, il est juste et bon de rappeler cette Bonne Nouvelle : que le sens de la vie ne dépend pas de la gestion d'un monde régi par ses propres lois, parfois pour le meilleur, parfois pour le pire. Qu'il en va d'un consentement intérieur, lequel implique un renoncement fondamental au « moi, je... ».

Surtout, au vu des dernières paroles du Christ sur la croix, d'un consentement d'une vie fondée sur la miséricorde. De Dieu. Qui, elle, ne meurt pas, jamais : c'est le sens de la Résurrection, de la mort du Christ. La miséricorde ne meurt pas, quitte à y donner sa vie, sa mort. Dans l'évangile de Jean, l'heure de la *gloire* coïncide avec la mort du Christ, non avec la résurrection. L'heure est celle du don de soi. C'est à se donner que la vie est sauvée, naît et renaît. *Si le grain de blé ne meurt*, sa générosité enfouie, invisible, surnaturelle, ne pourra pas éclore.